exhibition de vertus dont vous m'avez donné aucune raison de douter.

—Au contraire, monsieur ; il est absolument nécessaire que vous vous convainquiez, par vous-même, de l'impossibilité où je me trouve de vous accorder l'amour que vous avez daigné me demander, afin que vous vous résigniez de bonne grâce à accepter l'amitié que je vous offre.

—De l'amitié ! de vous à moi ? Est-ce une mystification.

—Vous ne savez pas, monsieur, ce que vous déclinez, et vous me feriez presque regretter ma générosité. Lors même, d'ailleurs, que ce serait une mystification, comme vous dites, je compterais assez sur votre bonne foi pour être sûr que vous seriez le premier à avouer l'avoir un peu mérité.

—C'est là, madame, dit Georges, qui commençait à se sentir plus irrité qu'il n'eût voulu le laisser paraître, c'est là une chose dont j'eusse assez aimé à être le seul juge. Je ne crois pas d'ailleurs avoir eu envers vous de ces torts qui motivent une vengeance.

—Vous êtes indulgent pour vous-même, monsieur.

—Peut-être, madame ; mais je ne permettrai de vous accuser de vous montrer, vous, bien sévère, et vous trouverez bon, j'espère, que, ne pouvant m'en prendre à vous, je demande compte de votre injustice à ce-lui, quel qu'il soit, qui en accepterait la complicité.

—Cela vous est d'autant plus facile, monsieur, ajouta l'inconnue qui paraissait plus agacée qu'effrayée de ces menaces, que le voilà précisément qui rentre."

Un coup de sonnette venait, en effet, de se faire entendre. Lambert n'était pas plus timide qu'un autre mais il lui semblait que la position où il se trouvait n'était pas sans gravité, et demandait au moins du sang-froid. Il prit donc son parti promptement et se posa fièrement en face du danger, bien décidé à faire bonne contenance.

La porte s'ouvrit avec fracas, et une voix qui n'avait rien de menaçant fit entendre ces mots :

"Ah ! te voilà donc, enfin ! Pourquoi, diable ! aussi n'être pas venu déjeuner ce matin ?"

Et Lambert se trouva enlacé dans les bras de son ami Alfred D***

"Il faut lui pardonner, dit Mme D*** à son mari qui avait quitté Georges pour embrasser sa femme. M. Lambert me racontait précisément comment une rencontre fâcheuse l'avait empêché de venir plus tôt.

—Puisque tu plaides pour lui, Ernestine, il ne peut être qu'innocent," répondit Alfred avec conviction.

Puis, se tournant vers son ami :

"Eh bien ! que dis-tu de ma provinciale, ô Parisien endurei ? J'espère que vous avez fait la paix, au moins ?

—Je n'ose espérer, vraiment, que madame daigne me pardonner, balbutia Lambert à peine revenu de sa stupéfaction et en levant sur Mme D*** un regard suppliant.

—Je daignerai, monsieur, pourvu que vous reconnaissez humblement vos torts et que vous acceptiez mes conditions, répondit gaiement la jeune femme en réunissant, par un mouvement charmant de grâce et de pudeur, les deux mains de son mari et de Georges dans une même étreinte de sa petite main dégantée.

—Ah ! il y a des conditions ? dit Alfred ; cela devait être, les femmes en font toujours : le plus court est de les accepter sans discussion. Eh bien ! nous arrêterons les bases du traité en dinant. J'ai couru comme un lièvre, et j'ai l'estomac dans les semelles !"

Pendant qu'Alfred passait un moment dans la pièce voisine, Lambert s'approcha de Mme D*** et lui dit à demi-voix :

"Vous avez été cruelle, madame. Pour vous

venger de mes absurdes préventions, il vous suffisait de vous montrer, et peut-être était-il inutile de me faire subir une épreuve humiliante pour mon amour-propre, et qui pouvait n'être pas sans danger.

—Est-que vous me garderiez rancune ? demanda la jeune femme avec un regard plein d'inquiète bonté.

—Lors même que j'en aurais le droit, je ne m'en sentirais pas le courage, dit le poète. Et pour vous prouver combien je désire me rendre digne de l'amitié que vous avez bien voulu m'offrir et que je réclame, je m'impose une expiation égale à la faute. J'avais entrevu un poème d'amour dont je n'étais fait l'heureux héros ; il ne me reste qu'une petite comédie où mon rôle est entièrement sacrifié. J'aurai le courage de me punir de mes rêves présomptueux, en confessant humblement et publiquement mes mécomptes.

—Vous voulez écrire cette aventure ?

—Sans aucun ménagement pour le héros.

—Eh bien ! vous l'avez.

(Fin.)

Comment naquit la Mode ?

Nos arrières grands parents s'en allaient en chasse. Ils marchaient serrés les uns contre les autres, l'air à la fois menaçant et inquiet. Le Caïn de M. Cormon, ce très remarquable et très horifique tableau, nous donne une idée assez exacte de la tournure qu'ils pouvaient avoir : possesseurs encore mal assurés de ce domaine dans lequel ils étaient trouvés introduits sans savoir comment, pas bien du tout avec leurs co-propriétaires à longues dents et à griffes puissantes, et n'ayant pour se défendre, eux chétifs, que cette petite leur qui tremblait au fond de leur cervelle, leur bien pâle alors et bien vacillante, qui n'était encore qu'un instinct supérieur et qui ne devait pas plus tard, beaucoup plus tard, s'appeler l'intelligence humaine.

J'imagine que la compagne d'un de ces être farouches eût un jour l'idée de mettre un peu d'ordre dans son désordre. Elle lissa ses cheveux et les arrangea de façon particulière. Au lieu de se revêtir au hasard de ses peaux de bêtes comme elle le faisait d'habitude, elle les étala d'abord devant elle, les examina longuement et finit par choisir celles qui lui parurent les plus galantes.

Puis, ensuite, les déposa sur sa personne avec soin, selon ses idées à elle, calculant l'effet des couleurs, travaillant, corrigeant, s'apercevant que là ces malheureuses peaux de bêtes en laissaient trop voir, et que là elles n'en montraient pas assez. Puis elle réfléchit cinq minutes. Le résultat de ces cinq minutes de réflexion fut une fleur, ou la plume d'un oiseau qu'elle ajouta bravement à sa toilette ; peut-être même, inaugurant ainsi un genre de parure qui devait par la suite des temps amener quelques ennuis aux enfants des hommes et leur faire dépenser des sommes considérables, peut-être même alla-t-elle jusqu'à orner sa poitrine d'un collier de cailloux brillants, attachés l'un à l'autre par quelque procédé primitif.

Après quoi elle vint, en retard prendre sa place au repas du soir et attendit d'un air tranquille, mais non cependant sans une certaine inquiétude, l'effet que son coup d'Etat allait produire sur ses seigneurs et maîtres. Cet effet fut tel qu'elle pouvait l'espérer. Ses seigneurs et maîtres la regardèrent avec des yeux luisants et la préférèrent à d'autres, qui étaient plus belles.

La mode était inventée.—Et la femme aussi.

Car, la femme, c'est la mode ; la mode, c'est la femme, et faire l'histoire de l'une c'est faire l'histoire de l'autre.

BEATI

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 4.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

V

Chez cet homme, qui songeait plus guère qu'à finir dans la paix de l'oubli une vie depuis longtemps attristée par la défaite et par l'exil, il s'était produit un ardent réveil des espoirs heureux, des appétits de foyer, de famille et de paix. Il était riche, indépendant et seul. Il pouvait librement choisir la femme qu'il ferait princesse. Nul préjugé nobiliaire ne l'empêchait de donner son titre à la fille de la Tisza. Jadis, ce n'avait pas été pour l'étrange rêve de liberté féodaliste que les Zilah avaient pris les armes. Voulant affranchir leur pays, eux-mêmes s'étaient affranchis de tout préjugé, fiers mais non pas vains, et ne ressemblant guère à ces Magyars dont Szechenyi, le grand comte, mort fou de douleur en 1849, disait : "Mon peuple périra par l'orgueil."

L'orgueil du dernier des Zilah ne se trouvait pas humilié d'aimer une Tzigane et de la faire entrer dans sa famille. Franchement, avec l'accent de l'amour le plus profond et du dévouement le plus sincère, Andras avait demandé à Marsa Laszlo si elle consentirait à devenir sa femme.

Mais il avait été effrayé alors de l'expression d'égarément qui, tout à coup, passait sur le visage blafard de la jeune fille.

Marsa, princesse Zilah !

Comme sa mère, elle eût refusé d'un Tchéreff, ce titre de princesse qu'Andras lui apportait, lui offrait avec une tendresse passionnée.

Mais princesse Zilah !

Elle regardait avec des yeux de folle le prince, qui se tenait droit devant elle, timide, la lèvre tremblante, et qui attendait.

Comme elle ne répondait pas, il lui prit les mains. Anxieux, il lui dit, il cria presque :

"Qu'avez-vous ?" Car les doigts de Marsa étaient de glace.

Il fallut à la jeune fille un terrible effort sur elle-même pour ne pas s'évanouir, tombé là tout raidie.

—Mais enfin, répétait Andras, voulez-vous, Marsa ? Voulez-vous ?

Il y avait six mois qu'il l'aimait, et une effrayable terreur s'emparait maintenant de cet homme, qui ne savait pas ce que c'est que la peur.

Et si Marsa ne l'aimait point !...

Il avait cru, sans doute, trouver en elle une sorte de tendresse dévouée qui lui donnait le courage de lui demander si elle voulait être sa femme. Mais s'il s'était trompé ?... Si c'était le soldat seul qui, en lui, plaisait à Marsa ? Allait-il se heurter à quelque déception nouvelle ? Ah ! qu'elle folie d'aimer, à quarante ans passés, une jeune fille comme Marsa !

C'est qu'elle ne répondait pas. Elle demeurait là, devant lui, presque inerte : une statue.

Pâle, ses yeux profonds regardaient d'un air farouche.

Puis comme il la pressait de parler,—lui, des larmes dans la voix, elle, toujours muette, sa langue comme paralysée.—l'être tout entier de la jeune femme se tendit pour trouver une réponse qui tomba cruelle, comme une sentence sur le cœur du héros :

—Jamais !

Andras restait alors là, devant elle, dans une immobilité tellement effrayable, qu'elle avait des envies de se précipiter à ses pieds et de lui crier :

—Je vous aime pourtant ! Je vous aime !... Mais jamais !...

Elle l'aimait ? Oui, follement. Mieux que cela,